

Mission Orthodoxe saint Jean (Maximovitch)

FRATERNITE ORTHODOXE SAINTE-ANNE

BREURIEZH REIZHVRIEK SANTEZ ANNA

FEUILLET SAINTE ANNE



N°83

Mai 2020

Va levez, Krist zo dasorc'het !

Saint Hervé-le-Barde

Notre pèlerinage annuel à **saint Hervé-le-Mélode** est toujours programmé le
samedi 20 juin

Nous avons l'accord de la paroisse catholique-romaine et de l'association en charge de la chapelle St Hervé. Bien sûr sous réserve que le gouvernement autorise de nouveau les célébrations.

Nous prévoyons donc de célébrer la Divine Liturgie sur le Menez-Bré à 11h00 puis de partager les agapes. Nous concluons le pèlerinage par l'office d'intercession à saint Hervé, écrit par père Marc-Antoine.

Sant Koulman - Saint Colomban

Klod da Zoue !

Le 28 janvier 2020, l'évêque catholique-romain de Vannes, Mgr Centène, nous a accordé une parcelle des reliques de saint Colomban, conservées à Locminé. Nous devons cette bénédiction au père Jean-Yves Le Saux que nous connaissons depuis 2000 (voir FSA n° 3) et qui est désormais vicaire-général du diocèse de Vannes. Une petite cérémonie a eu lieu dans l'église paroissiale de Locminé en présence du chancelier Gabriel Jegouzou, de notre ami le vicaire-général Jean-Yves Le Saux, du curé-doyen Firmin Mendouga, de Claude, de la presbytera et de moi-même.



Père Firmin puis les pères Jean-Yves et Gabriel, et Claude, laïc au service de la paroisse de Locminé.

Nous avons offert à père Jean-Yves une reproduction de l'icône de la synaxe des saints bretons (monastère de Kerbénéat) qui la remettra à Mgr Centène. Et nous avons placé la sainte relique dans un reliquaire de style celte pour qu'elle soit facilement vénérée par les fidèles. Elle sera présente lors de notre pèlerinage à Saint-Hervé....



Le culte des reliques par saint Jérôme

« Nous ne rendons pas un culte aux reliques des martyrs, mais nous les honorons dans le culte que nous rendons à Celui dont ils sont les martyrs. Nous honorons les serviteurs afin que le respect qui leur est rendu puisse se refléter en retour envers le Seigneur. »

Higoumène Tryphon:

Le rôle des saints dans notre vie chrétienne

En grandissant comme luthérien, j'ai toujours cru que la vénération des saints par les catholiques romains et les chrétiens orthodoxes était une forme d'idolâtrie. Ils étaient idolâtres parce qu'ils "vénéraient les saints". Ce culte des saints était une pierre d'achoppement majeure pour la plupart des protestants, puisque le culte ne devait être offert qu'à Dieu. La distinction entre vénération et adoration nous était inconnue. L'adoration est réservée à Dieu seul, tandis que la vénération est le respect que nous portons aux saints.

L'Église historique a toujours vénéré les saints parce que l'Église est indivise. L'Église triomphante (au Ciel) et l'Église militante (sur terre) est une, indivise. Lorsque l'Église célèbre les offices, la nuée des témoins (ceux qui ont gagné la bataille et sont au Ciel avec Dieu) sont unis dans ce culte devant le Trône de Dieu avec ceux de la terre. Lorsque nous entrons dans le culte commun de l'Église ici sur terre, nous sommes mystiquement unis aux saints du ciel. La mort ne nous sépare pas de ceux qui nous ont précédés, car en Christ, il n'y a pas de mort.

Les saints étant vivants en Christ ne sont pas morts. Lorsque nous vénérons les saints, nous faisons preuve d'amour et de respect envers ceux qui nous ont précédés.

Embrasser l'icône d'un saint, c'est un peu comme embrasser une Bible. Nous montrons notre amour et notre respect pour la Parole de Dieu en offrant un baiser, tout comme nous le faisons lorsque nous exprimons notre amour pour notre mère ou notre grand-mère.

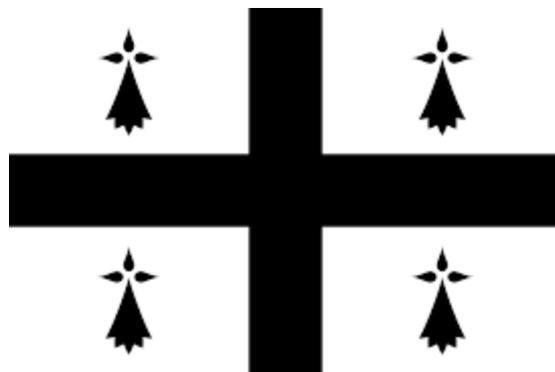
Lorsque nous embrassons la photo d'un être cher, nous n'adorons pas la personne, mais nous démontrons de manière concrète notre amour pour cette personne. C'est précisément ce que nous démontrons lorsque nous embrassons l'icône d'un saint.

Lorsque nous avons besoin de prier, nous ne nous dirigeons pas vers la taverne la plus proche et demandons à l'homme affalé sur le bar de prier pour nous (Dieu n'a peut-

être pas entendu parler de cet homme depuis très longtemps), mais nous demandons plutôt des prières à ceux qui sont proches de Dieu.

Personne n'est plus proche de Dieu que ceux qui ont vécu des vies saintes, ou qui sont morts en martyrs, donc nous savons qu'ils sont vivants en Christ, et qu'Il les écoute. Nous ne demandons pas seulement à un ami, nous demandons à un saint de prier pour nous parce que, le Christ est glorifié dans Ses saints (2 Thessaloniens 1:10).

Avec amour en Christ, Higoumène Tryphon



Kroéz er Vossèn

Transcrit par Roxana Burghelea, de la paroisse orthodoxe de Brest-Plouzané.

Le long de la route tortueuse qui mène par landes et taillis d'Auray à Pluvigner, un paysan de Camors cheminait, conduisant sa charrette. Il faisait gros temps d'après-midi de décembre. Le ciel endeillé pleurait d'épaisses gouttes d'eau ; de lourds nuages couraient au ras du sol, comme des linceuls en lambeaux, déchirés et soulevés par la rafale.

Il n'était plus loin de la sinistre plaine de Tréauray qui jadis, à l'époque où les Anglais guerroyaient en Bretagne, vit des milliers d'hommes s'entr'égorger, lorsqu'il aperçut devant lui une pauvre vieille, l'air épuisé et la démarche incertaine. La main appuyée sur un bâton, elle se traînait, plutôt qu'elle ne marchait, le long de la chaussée.

C'était une étrange figure. Sa peau parcheminée, coupée de mille rides, ses joues caves, sa large bouche édentée, ses yeux éteints qui parfois s'allumaient d'un éclair de méchanceté, tout en elle contribuait à inspirer une instinctive répulsion. Sous le manteau de forme indécise, râpé et souillé, qui l'enveloppait de la tête aux pieds, tel un suaire, son corps apparaissait maigre et décharné, et il semblait au paysan entendre, quand elle remuait, un bruit d'ossements entrechoqués.

« Pour sûr, pensa-t-il, ça doit être une de ces sorcières que l'Esprit malin entraîne avec lui le soir danser la ronde autour de la pierre branlante de Brech, en compagnie des korrigans. Elle se sera trop attardée cette nuit. »

Mais il était bon chrétien; il eut pitié de la misérable créature.

« Femme, lui dit-il, si vous allez à Pluvigner, la route est encore longue et vous paraissez fatiguée. Montez dans ma charrette. »

« Volontiers », répliqua-t-elle ; et, la figure grimaçante, appuyant son corps perclus sur sa béquille, elle se hissa dans la voiture, sans un geste de remerciement.

« Hue, Bichette ! » cria le paysan, en allongeant un coup de fouet au cheval, et l'animal partit au galop, comme s'il avait senti la Mère du Diable en croupe.

Assise cependant à l'arrière de la voiture, l'inconnue ne soufflait mot; mais sur ses lèvres se dessinait un mauvais sourire et, à travers son capuchon rabaissé, ses yeux brillaient ainsi que des tisons. Par-dessous son large chapeau, le paysan l'observait avec inquiétude: « Quelle singulière trouvaille j'ai fait là, songeait-il, ça ne peut être qu'un revenant ou l'*Ankeü* lui-même. »

En ce moment, l'attelage arrivait au sommet d'une colline d'où l'on dominait le pays. Là-bas au bout de l'horizon, pointant parmi les nuées sombres, se dressait, élancée et fière, la flèche de Pluvigner.

« Qu'est-ce cela? », demanda la vieille, subitement sortie de sa torpeur.

« Le clocher de Monsieur Saint Guigner, maître et souverain patron du pays, fit le paysan; l'église qui l'avoisine est le sanctuaire de Madame Marie, Reine des Orties (Intron Varia er Linad). »

« Vraiment murmura la vieille, Pluvigner me semble bien protégé! » et de nouveau elle retomba dans son silence glacial; mais, sous son ample suaire, il parut à son compagnon que ses membres s'agitaient dans un tremblement nerveux.

La voiture, emportée par le galop rapide, atteignait le Hirello. C'était une agglomération de chaumières (l'aspect minable qui formaient l'avant-bourg de Pluvigner. A côté, près de l'intersection des routes d'Auray et de Landévant, une croix de granit rustique et moussue s'élevait, symbole de miséricorde et de pardon.

En l'apercevant, la vieille sursauta, les yeux pleins d'épouvante:

« Arrête, paysan, cria-t-elle, il me faut descendre. Cette croix m'interdit de passer. Le Christ, Madame Marie et Monsieur Saint Guigner, en vérité Pluvigner est trop sûrement gardé. Je ne saurais réussir ici. Tu me retrouveras à la sortie du bourg. »

Ils se séparèrent, elle pour prendre à travers les champs, lui pour passer au pied de la tour. Mais à peine l'attelage était-il engagé sur la route qui mène à Camors, le long de la pente du Strakenno, que le paysan vit accourir la vieille par les chemins détournés, l'air très pressé, comme si elle fuyait un danger.

Toujours clopinante et grimaçante, elle se hissa de nouveau dans la voiture, esquissa un geste de défi dans la direction de Pluvigner, et se tournant vers son compagnon : « A Camors! » ordonna-t-elle. Le cheval repartit au galop.

Or, comme ils gravissaient la colline sur les flancs de laquelle s'allonge l'épaisse bordure de la forêt où s'élevait jadis un château de Comorre, le Barbe-Bleue, voici que la nuit approchait, la pluie tombait plus pénétrante et le vent soufflait en rafales plus terribles. L'âme envahie de craintes folles, le visage inondé d'une sueur froide, le paysan pressait, pressait son cheval.

Enfin, au tournant de la route, il aperçut le clocher de Camors et devant lui les murs du Cimetière. La vieille poussa une exclamation de joie:

« C'est ici, dit-elle, que je m'arrête. Aide-moi à monter les marches de ce cimetière. Il y pousse de l'herbe et les tombes n'y sont guère pressées. Je me charge de détruire cette verdure et de remuer cette terre. Quand ma besogne sera terminée, les tombes seront tellement nombreuses qu'on ne trouvera plus un coin où ensevelir les cadavres, C'est la Peste, paysan, que tu viens d'amener à Camors. »

Et, tandis que le pauvre homme la contemplait, les yeux hagards, blême d'épouvante, en murmurant tout bas:

« Notre Darne Sainte Anne la bénie, Saint Maturin, mon patron, secourez-moi ! » (1)

elle grimpait sur la dernière marche et là, sa maigre échine redressée, son manteau rejeté en arrière, de sa béquille elle décrivait un arc de cercle sur l'horizon:

« Regarde-moi bien, dit-elle;

De quel côté que je me tournerai

J'emporterai tout avec moi. » (2)

Elle n'avait pas menti, la maudite. Elle était vraiment la peste. Elle arrivait de ravager les terres d'Hennebont et d'Auray, et gorgée de sang, elle venait chercher là de nouvelles victimes. Les paroisses vers lesquelles ses yeux s'étaient portés étaient Camors, La Chapelle-Neuve et Plumelin.

Or, à quelque temps de là, à Plumelin, à La Chapelle-Neuve et à Camors, il y eut tant de cadavres qu'on ne trouva plus de fossoyeurs pour les ensevelir ni de prêtres pour bénir les tombes.

Pluvigner seul fut préservé. Notre-Dame des Orties et Messire Saint Guigner y firent bonne garde. La Peste n'y put pénétrer.

L'humble croix de granit récemment restaurée et surnommée la Croix de la Peste (Kroéz er vosên) est toujours à sa place. à l'intersection des routes d'Auray et de Landévant. Elle reste là, pour attester qu'à ses pieds le fléau dut reculer vaincu et que celui qui se réclame d'elle est bien défendu.

(1)- Intron santez: Anna beniguet, Sant Matelin, me fatrom, me sekouret.

(2)- Sellet mad dohein;
Doh en tu ma troein
E tei ol akerh genein.

Dans « Contes et Légendes de Bretagne » par François Cadic, Librairie Galles, Vannes 1950

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Une croyance assez répandue en Bretagne prétend que le meilleur moyen de chasser la Peste est de la chanter ou d'en raconter les méfaits. Aussi trouve-t-on communément sur elle légendes et chansons. L'une de ces dernières a été rendue célèbre par Ie Barzaz-Breiz de M.de la Villemarqué, sous le titre de la *Peste d'Elliant*. La peinture elle-même s'en est emparée et l'on admire au Musée de Quimper un tableau où le génie d'un maître s'est exercé à représenter la scène la plus poignante que l'on puisse rêver, d'une malheureuse mère qui conduit au cimetière les corps de ses neuf fils, tandis que son mari, devenu fou, suit la charrette en sifflant.

Sans remonter jusqu'au Moyen âge et à la fameuse Peste noire qui emporta, racontent les historiens, « la tierce partie de l'humanité », on peut dire que la Bretagne n'a pas traversé un siècle où elle n'ait connu une terrible épidémie.

Ce n'était pas toujours la Peste; ce n'en était pas moins un de ces fléaux destructeurs des peuples d'autant plus dangereux que les hommes, ignorants des remèdes de la science, n'avaient guère à leur opposer que la prière ou la résignation stoïque.

Le chanoine Moreau, dans son *Histoire de la Ligue en Bretagne*, nous a laissé une description effrayante des ravages causés en Cornouaille au XVI^e siècle, par une épidémie qui éclata au milieu de la guerre civile.

Au XVI^e, siècle, le pays de Vannes fut particulièrement éprouvé. Le fléau vint on ne sait d'où, peste, choléra ou fièvre maligne, et le souvenir en est resté vivant dans la tradition, aussi bien que dans les monuments et les institutions. Il est à supposer que la légende de la *Croix de la Peste* se rapporte à cette date.

En 1696, l'épidémie règne à Pontivy; puis elle descend le cours du Blavet et, en 1699, on en constate la présence à Hennebont.

Les malheureux habitants, en leur détresse, invoquent le secours de la sainte Vierge. Ils lui font des vœux. Ceux de Pontivy lui promettent une lampe d'argent, une procession annuelle et un feu de joie, et incontinent le mal disparaît. Ceux d'Hennebont s'engagent à lui offrir une statue d'argent et la Peste maudite gagne aussitôt d'autres lieux.

Sa marche la conduisit dans te direction d'Auray et de Pluvigner. Or, c'est sur la route qui réunit ces deux localités que le conteur la vit venir.

L'endroit convenait à cette sinistre rencontre. La plaine de Tréauray est à côté, vaste marécage dont les eaux furent rougies à deux reprises du plus noble sang de France, pendant la guerre de Succession de Bretagne quand se termina la querelle de Blois et de Montfort, puis pendant la Révolution, lorsque les prisonniers de Quiberon y consommèrent leur martyre.

Le Loch coule un peu plus loin, au milieu d'une vallée sinueuse, resserrée entre les talus abrupts, véritable antichambre du chaos où, parmi les rochers éboulés, dansent, au clair de lune, korriganes, pouliquets et sorcières, autour d'une grande pierre druidique, la pierre branlante de Brech, sentinelle perdue du royaume du mystère.

La route continue d'aller à travers une lande monotone et stérile, La lande de l'Ecurie (Lan er Heu), sur laquelle combattirent Chouans et Bleus, à l'époque des Cent-Jours.

Des traces de sang partout, les marques de luttes fratricides, l'éternelle plainte d'Abel montant du sol contre la cruauté de Caïn, et, pourtant, d'un côté de l'horizon, émergeant d'un plateau, la croix de la tour de Pluvigner dit aux hommes : Paix ! de l'autre, dominant la basilique de Sainte-Anne, la statue de la mère vénérée des Bretons semble leur répéter : Aimez-vous les uns les autres ! Nulle part mieux qu'en Bretagne on ne remarque de tels contrastes.

Le conteur prétend que si la paroisse de Pluvigner fut épargnée, elle le dut à le Croix du chemin, à son patron le martyr irlandais Guigner, et à la Vierge des Orties, sa protectrice.

Camors, La Chapelle-Neuve et Plumelin n'eurent pas celle bonne fortune. On oublie de nous en indiquer le motif. Peut-être avaient-ils péché davantage contre le ciel? De fait, en leur rude vie de boisiers et de bûcherons, dans les profondeurs de leur forêt, un peu braconniers, un peu maraudeurs, en contact fréquent avec les réfractaires et les partisans qui, durant les guerres civiles, cherchaient asile au fond de leurs impénétrables retraites, les gens de Camors ont toujours eu réputation d'hommes violents, agressifs et prompts aux mauvais coups.

Quoi qu'il en soit, le châtement fut effroyable puisque la population entière fut décimée, La peste s'y vengea à plaisir du mécompte quelle avait éprouvé, en traversant Pluvigner. Le cimetière bientôt regorgea de victimes. On aurait pu répéter sur ses murs cette vieille chanson composée ailleurs vers le même temps :

A Langonnet, sur la place du Marché,

L'herbe est longue polar être fauchée.

A Langonnet, sur les murs,

Les pies meurent par couples,

Et tes pies et tes corbeaux,

Parce que les hommes ont péri

E Langonnet, tachen marhad.

E ma hir er iod de falhat.

E Langonnet ar er vurieu

E varu er biget hag a goubleu.

Hag er biget hag er brenni,

Perek en dud ne varuan gui

La Peste ne partit de Camors, de Plumelin et de Le Chapelle-Neuve que le jour où elle n'eut plus de vies é faucher.

(Cf. la Paroisse Bretonne de Paris, Septembre 1906).

HUMOUR

En ces temps de pandémie, l'inépuisable génie breton



<http://orthodoxesbretagne.blog.free.fr>

Bulletin d'adhésion



Nom, prénom :

Adresse :

Courriel :

- J'adhère à la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne pour l'année **2020**.
- et verse ma cotisation de 10 € 15 € par famille

- Je soutiens la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne par un don de et souhaite recevoir le feuillet Sainte Anne.

- Je souhaite être membre de la fraternité mais je ne peux verser ma cotisation.

Chèque libellé à l'ordre de : AOSM section Sainte Anne.

Fraternité Orthodoxe Sainte Anne, 95 rue de Béniguet, 29280 PLOUZANE